

— Et moi aussi, ajouta Noella en se penchant pour prendre la main de la jeune fille. Je vous dis donc : à bientôt !

— Merci, merci ! murmura la voix faible de Julienne. Que Dieu vous bénisse tous !

Le sombre visage de la mère se détendit un peu, ses lèvres, qu'elle serrait convulsivement, s'entr'ouvrirent pour murmurer :

— Moi aussi, je vous remercie.

Pour la première fois, elle pensait à regarder ceux qui avaient sauvé sa fille. Ses yeux effleurèrent le joli visage de Noella, le frais minois de Marcelle, et s'arrêtèrent sur Stanislas. Un tressaillement la secoua, quelque chose passa dans son regard — effroi ou stupeur, les deux peut-être.

— Si vous voulez me dire votre nom, pour que je sache à qui je dois de la reconnaissance ? balbutia-t-elle.

— Mais c'est bien facile ! s'écria Marcelle. Voilà Mlle des Landies, M. Dugand et... moi qui n'ai rien fait, je suis Marcelle de Ravines. Mais vous, quel est votre nom ?

— Mme Vaillant, répondit la femme d'une voix un peu sourde, en jetant vers Stanislas un regard rassuré.

Les deux jeunes gens et Marcelle sortirent de la chaumière et s'arrêtèrent près de l'automobile.

— Pauvres créatures ! dit Noella avec émotion. La jeune fille est charmante.

— En effet, mais la femme a un air un peu singulier. Je ne serais pas étonné si elle buvait.

— Pensez-vous ? Oui, peut-être. Alors je plains doublement la jeune fille. Au revoir, Monsieur, voilà que vous vous êtes bien retardé avec cette triste aventure !

— Oh ! cela n'est que de minime importance ! Je suis trop heureux de m'être trouvé là. Mais n'avez-vous pas été trop émotionnée ?

— Un peu. Ce sauvetage était dangereux, convenez-en.

— Ce n'était rien du tout, je vous assure, et je suis désolé que cette petite gymnastique vous ait impressionnée.

— C'est que je suis une créature trop nerveuse, voilà tout, dit-elle avec un sourire. Traitez-moi de peureuse, je le mérite.

Mais ses joues se rosèrent un peu en entendant Stanislas repliquer avec une grave émotion :

— Je n'en ai pas l'idée, car je sais que le danger personnel vous laisserait indemne de ce tremblement que vous occasionne celui d'autrui... et je vous remercie d'avoir tremblé pour moi.

## V

### HALLUCINATIONS ?

— Quel admirable automne nous avons ! Ne trouvez-vous pas, mon cher, qu'il est dommage d'aller nous enfermer, ne fût-ce qu'une demi-heure, dans ce "château Noir", comme l'appellent si bien les gens d'ici, au lieu de profiter de cette après-midi délicieuse pour excursionner aux alentours ?

— Certes, je suis de votre avis ! Mais cette visite ne peut se retarder indéfiniment, car je ne suis pas toujours libre.

Maurice d'Aubars et Stanislas Dugand causaient ainsi en se dirigeant vers le château de Sailles, dans l'automobile toujours mise à la disposition de l'ingénieur. Quelque temps auparavant, celui-ci avait demandé à Maurice :

— Il me semble qu'il serait assez convenable de ma part de faire une visite à la baronne Van Hottem, qui est une des notabilités de la région et que je puis rencontrer quelquefois chez vous. Ce sera une corvée, car elle m'est assez peu sympathique, et son fils encore moins, mais enfin, ne pensez-vous pas que ce soit assez poli ?

— Oui, je le crois aussi. Écoutez, voulez-vous que nous fassions une chose ? J'ai quelques renseignements à demander à Pieter Van Hottem, venez avec moi un de ces jours, la corvée vous paraîtra peut-être moins forte. Et nous vous ferons visiter le château, qui en vaut la peine.

Stanislas avait acquiescé avec plaisir, et voilà pourquoi les deux jeunes gens s'en allaient vers le château de Sailles, par cette belle après-midi automnale.

L'automobile, ayant gravi la côte raide qui menait à la demeure féodale, s'arrêta devant le pont de pierre. Les deux jeunes gens mirent pied à terre, passèrent sous la voûte et entrèrent dans la salle des Gardes.

Une exclamation s'arrêta sur les lèvres de Stanislas...

Oui, il avait été près de s'écrier :

— Mais je connais cette salle !

Cette voûte en pendentifs, ces piliers massifs, ces armures éparses çà et là. Tout cela, il l'avait vu.

Un domestique s'avancait, il introduisit les jeunes gens dans un immense et magnifique salon, qui, cette fois, ne rappela rien à Stanislas. Presque aussitôt, Mme Van Hottem entra.

Stanislas eut ce même tressaillement que l'autre jour, où il l'avait vue pour la première fois. Et la baronne, dès l'entrée, l'enveloppa d'un regard rapide, scrutateur et un peu anxieux.

Elle se montra d'ailleurs aussi aimable que pouvait l'être sa nature évidemment froide et paisible. Pieter arriva bientôt, plus suffisant que jamais, il se mit à causer avec son habituelle intelligence, entassant niaiseries sur sottises, au secret agacement de Maurice qui finit par s'écrier tout à coup :

— Dites donc, Pieter, si nous montrions le château à M. Dugand ? Cela l'intéressera beaucoup, je suis sûr.

— Oh ! de vieilles pierres affreuses ! dit le baron avec dédain. J'ai dans l'idée de faire abattre quelque jour tout cela et de remplacer cette antiquité par un château moderne, une merveille, je ne vous dis que ça !

— Vandale ! s'écria Maurice indigné, tandis que Stanislas ne pouvait retenir un geste de protestation. Pieter eut un petit rire narquois.

(à suivre)